

II n  
5744



U. 58

M. I. 285.



85.

LETTRE

A UN AMI

SUR

L'ETAT PRÉSENT DE LA FRANCE

EN JUILLET.

1790.

PAR UN SAXON.

*M. le Marechal de la Cour Frederic Guillaume  
August Charles Comte de Boë.*

DRESDE.



LETTERE

MA NU A

222

Unselig Mittel ding vom Engel und vom Vieh,  
Du pralst mit der Vernunft, wie oft gebrauchst du sie?

Zaller.

1700

PAR UN SAXON







**Q**ue dites Vous, ami, de ce fameux Empire,  
 Qui nous prête en ces jours, plus d'un sujet à rire,  
 Mais, plus d'etoffé encor à plaindre ses malheurs  
 A l'aspect effrayant de ses graves erreurs! —  
 Que deviendra, grand Dieu! cette troupe éffrenée,  
 Qui traite des Français la playe gangrénée,  
 En proie aux plus ardents et dangereux transports,  
 Ils courent le chemin des plus cruels remords. —  
 Ils verront, mais trop tard, ils sentiront d'eux-même,  
 Qu'il leur fallait un Roi, au Roi un Diadème,





Et que cet Enthousiasme outré de liberté  
Les a conduit au but d'un bonheur avorté. —  
Ce Fanatisme affreux, plus dangereux peut-être,  
Que tous ceux que le Ciel à son sujet vit naître,  
Ne posant son flambeau qu'au comble de l'horreur,  
Du sang des citoyens va teindre sa pâleur!  
Déjà nous avons vû l'innocent et coupable  
Subir la même loi du Français équitable;  
Du Français! qui jadis à l'amabilité  
Joignait avec vertu sa sensibilité! —  
Ah sexe trop aimé, vous, femmes tant aimables,  
Que n'avez-vous senti dans ces tems effroyables;  
Frémissez! désormais, de livrer vos enfans  
Aux barbares desseins de cent nouveaux tyrans  
Dont l'effort, secondé par une abjecte engeance,  
Pille, brule, égorge, et va flétrir votre France!  
Ah fallait-il, bourreaux, pour lever des abus,  
Rompre tous les liens, exiler les vertus,  
Frapper du même fer, vos horribles Bastilles,  
Et déchirer le sein sacré de vos familles! —



Helas! il est trop vrai, vos peuples écrasés  
 Dans les coeurs de leurs Rois trouvaient des coeurs blasés;  
 Et ces Rois, enchainés par de puissants ministres  
 De l'histoire augmentaient les époques sinistres.  
 C'était la soif de l'or, la faim de l'ambition,  
 Qui de trop vils suppôts dirigeaient l'action —  
 Ce mot si doux, si grand, le mot patriotisme  
 Dedans eux fut rayé, pour celui d'égoïsme;  
 Avec iniquité l'entrée des impôts,  
 De leurs folles passions assouvit les complots;  
 Chaque rang, chaque emploi chez eux fut mercenaire,  
 Et la justice hélas, pour eux fut arbitraire!  
 Je dis plus, ces venins distillés à l'entour  
 Avaient empoisonnés les accès de la Cour;  
 Oui, j'y ai vû passer pour les gens plus aimables  
 Ceux qui se sont vantés des moeurs plus méprisables  
 J'ai vû, les Courtisans recherchés et loués,  
 Plus ils avaient acquis le beau nom de *Roués*.  
 Qu'était ce qu'un *Roué*? celui dont la morale  
 A toute honnêteté fut contraire et fatale,



Qui trahit tout devoir, sçût bien duper au jeu,  
Tromper femme ou maitresse, et s'en soucier peu;  
Plus même le vernis de ce séduisant être,  
Que Marivaux nous peint dans le vrai petit-maitre;  
Un faux dehors anglais, qui se borne au dehors,  
Plus sâle encore d'esprit, que sâle sur le corps;  
Plût au ciel, que singeant l'habitant de cette Isle  
En modes et chevaux, d'une façon servile,  
De même on eût aussi de tant de sages loix  
De Douvres à Calais fait retentir la voix!

Dans ces tableaux, ami, vous voyez les exemples  
Frayer la route au vice, et barrer tous les temples!  
C'est par eux, que les loix, les moeurs, la religion  
Par ce royaume errants sans foi, ni protection  
Ont vû de chaque esprit la bonté se corrompre  
Et du lien de l'Etat chaque chainon se rompre.  
Vous n'êtes plus surpris, qu'au secours de ces maux  
Louis dût appeler des Etats généraux.  
Louis, dont la bonté restait route isolée



Sentit de ces malheurs son ame désolée,  
 Et brûlant de rentrer au chemin du bonheur  
 Pour sauver ses Etats, n'écoutait, que son coeur —  
 Du Crédit national avaient tari les sources,  
 De ses Français encor il attend des ressources,  
 Et montrant d'un bon regne un plus sûr avenir  
 Appelés par sa voix les états vont s'ouvrir!

Convoquait-il alors ces appuis de son trône  
 Pour en sapper les fonds, arracher sa couronne,  
 Contre les siens et lui, commettre un attentat,  
 Confondre tous les biens, bouleverser l'Etat? — —  
 Genie de la France! une odieuse journée\*)  
 Tient encor plein d'effroi ta face détournée;  
 Tu ne dirige plus tes timides regards  
 Vers Paris, enclavé de sanglants boulevards!  
 Vois y, par désespoir, vois y s'il est possible  
 Succéder aux combats un aspect plus horrible;  
 Vois y le Citoyen aux excès entraîné

\*) 6. Octobre 1789.



Traiter de ton Salut, l'esprit aliéné!  
Et cet esprit, frappé du besoin de reformes  
Habiller sa manie en de risibles formes;  
Des états, en un mot, la *trop grande* maison  
Retentir de sons faux, de cris de déraison!  
Oh malheurs inouïs, d'un semblable délire  
L'homme est épouvanté, l'humanité soupire!  
Quoi, pour vous rammener le crédit et la paix  
Il faut assimiler le Noble au porte-Faix?  
Il faut, en oubliant des états la nature  
Faire une égalité dont le bon sens murmure?  
Ce sont là des projets dont les efforts sont vains  
Eussiez-vous tous dans vous des coeurs de vieux Romains.  
Que vous en êtes loin! Les Tarquins en disgrâce  
De Rome n'ont pas vu changer ainsi la face,  
Et par tout, et toujours, la valeur et l'esprit  
De l'état ont reçu des rangs, et quelque acquit;  
Et ce rang, cet acquit, choisisés en les titres,  
Tôt ou tard en naitront du peuple les arbitres;  
L'avantage soigné de leurs éducations



Donnera dans leurs fils des chefs aux nations;  
 Et voilà comme un peuple à des chefs s'abandonne;  
 Et qu'à son tour le chef, de soutiens s'entourne.  
 De là du noble enfin naquit l'hérédité  
 Qu'il doit garder, dès qu'il n'en a démerité.

Il ne fallait donc pas démolir la structure  
 D'un plan si naturel, d'une base aussi sûre,  
 Mais il fallait sans doute ôser sur les abus  
 Faire valoir le vœu, qu'ils ne subsistent plus!  
 Plus ces abus causaient des résultats funestes  
 Moins les clameurs contr'eux pouvaient être modestes.  
 Mais il est d'un enfant, d'avoir plutôt détruit  
 Sur des solides fonds avant d'avoir construit.

Encor si ce fameux et superbe édifice  
 Ne croulait que sur soi, sur sa seule injustice!  
 Sans que jusqu'au lointain ces même contagions  
 Avec rapidité gagnaient les régions,  
 Et qu'un sort accablant sur tout notre hémisphère  
 Ne vint inoculer leur affreuse matière!



Serait-il encor tems, d'intercepter le cours  
 Du torrent que je vois nous aprocher toujours?  
 Toi surtout jusqu'ici paisible Germanie  
 Il t'atteint et t'innond de la même manie;  
 Et par ces vœux ardents d'étrange liberté  
 Ton ordre peut aussi se voir interverté. —  
 Il est, j'ose le croire encor des spécifiques  
 Capables d'arrêter ces maux épidémiques. —  
 L'on suspendrait surtout, ces dangereux procès,  
 Contre le train du tems, se gardant des excès.

\*) „Il est un certain point dit le prudent Horace  
 „Qui du bien et du vrai seul doit marquer la place,  
 „D'une ligne plus près, d'une ligne au delà  
 „Le bien Vrai, le vrai Bien, jamais n'existera.“  
 Pensée si profonde, et tant de fois redite,  
 Par les Rois et leurs Cours tant de fois contredite! —  
 Pourvû qu'aux Reclamants de trop d'égalité,  
 L'on réservât toujours l'humaine qualité.

\*) Est modus in rebus, sunt certi denique fines &c.



Que tant de Demi-Dieux n'eussent fait tant d'Esclaves,  
 Qu'à leur faim et leur Soif l'on n'eut mis tant d'entraves;  
 Par leur corps desséchés l'esprit en combustion  
 N'aurait pas cette ardeur de révolution.  
 Le plus puissant instinct, c'est le besoin de vivre,  
 Pour lui, l'homme animal à tout excès se livre;  
 De bien administrer celui n'auroit point l'art  
 Qui pût sur cet objet s'en remettre au hazard.  
 Pour lui jamais on n'a ni trop de prévoyance,  
 Ni pour des cas fâcheux trop de juste prudence.  
*Assurez donc le pain! respectez ce besoin,*  
*Que la vexe, et l'impôt en restent toujours loin,*  
*Que tout ce qui concourt à sa simple fabrique:*  
*Soit à jamais intact, à votre politique.*  
 Je lui livre le reste, et n'ai plus de refus,  
 Pour fixer à l'état ses pressans revenus! —  
 Mais, ami, je m'arrête, et je sens que j'abuse  
 De ton tems précieux enlevé par ma Muse;  
 Heureux, qu'en te quittant sans être un vil flatteur  
 De la Saxe je puis te vanter le bonheur;



Et qu'aux calamités, qu'on voit partout paraître  
 J'aie à bénir le ciel, de m'y avoir fait naître,  
 Me doutant que de Dieu la volonté n'est pas  
 Qu'un bienêtre parfait nous attache ici bas.

Voyés, Rois, notre AUGUSTE en Sa propre culture  
 Nourrir les grands moyens, qu'Il doit à la nature,  
 Marc Aurèle nouveau, dans un semblable coeur  
 Porter pour Ses Saxons les voeux du vrai bonheur,  
 Sans cesse de leur paix faire Sa grande étude,  
 De leur amour Son but, et Sa sollicitude!  
 Ah ce n'est pas chez nous, qu'un murmure d'éclat  
 Peut réclamer l'emploi des deniers de l'état;  
 Son regne s'est déjà marqué par quatre lustres  
 Non de bruyants plaisirs, mais d'épargnes illustres;  
 Le commerce à Sa voix se trouve rassuré;  
 De la guerre par Lui l'orage est conjuré;  
 Sous un plan calculé Sa politique austère  
 A la Saxe a rendu un rang, un caractère;  
 Son esprit, pénétré de la Religion



---

Lui offre avec candeur une humble dévotion;  
Quel modèle! sous Lui l'émotion populaire  
Sera des cris d'enfans, qui implorent leur père!  
Jamais à leur douleur Son front se montrera  
Que par ce seul rayon Il ne l'adoucira.  
Grand est de la vertu, contre toute licence  
Et tout dérèglement le charme et la puissance,  
Mais plus magique encor, auguste et solennel  
Du Prince vertueux, le regard paternel.

---



L'ai offert avec candeur une humble dévotion;  
 Quel modèle! sous L'ai l'émotion populaire  
 Serait des cris d'extase, qui implorent leur père!  
 Jamais à leur douleur son front ne montra  
 Que par ce seul rayon H ne l'abandonna.  
 Grand est de la vertu; contre toute licence  
 Et son enseignement le charme et la puissance  
 Plus plus magique encor, auguste et solennel  
 De l'âme éternelle, le regard paternel.











In 5744

ULB Halle

3

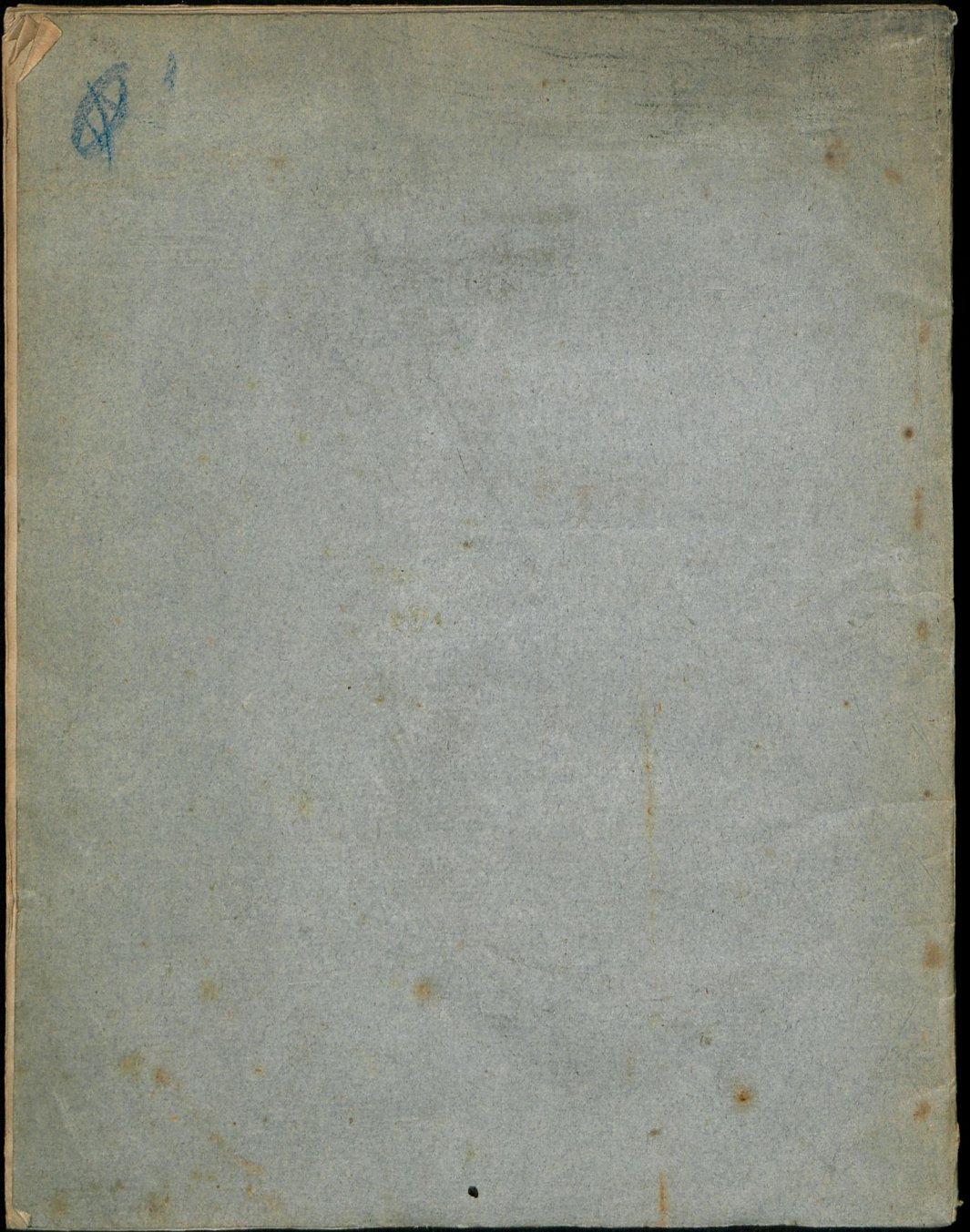
006 529 976



W.C.

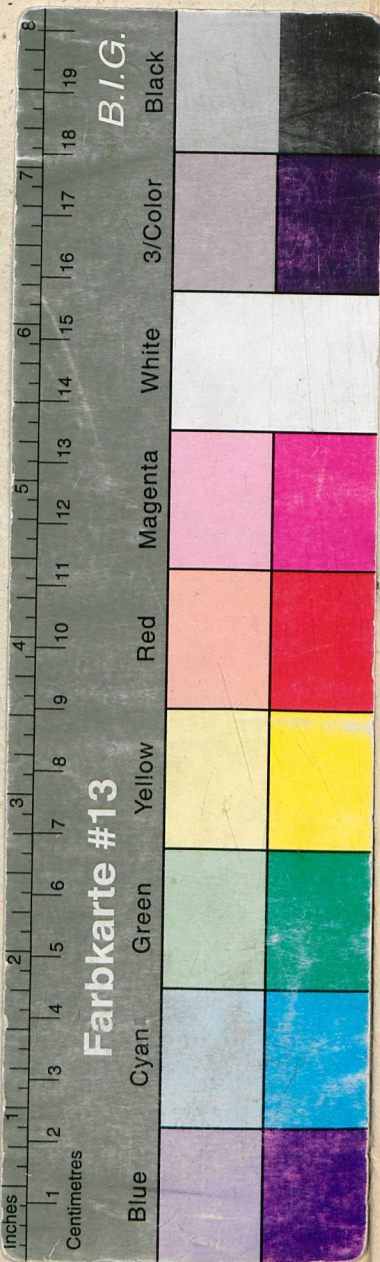








M. I., 285.



LETTRE  
A UN AMI  
SUR  
L'ETAT PRÉSENT DE LA FRANCE  
EN JUILLET.  
1790.

PAR UN SAXON.

*M. le Marechal de la Cour Frederic Guillaume  
August Charles Comte de Boos,*

DRESDE.